

Alain

PROPOS DE LITTÉRATURE

XXIX

SI QUELQU'UN s'exerce à traduire en français un poème de Shelley, il s'espacera d'abord, selon la coutume de nos poètes, qui sont presque tous un peu trop orateurs. Prenant donc mesure d'après les règles de la déclamation publique, il posera ses qui et ses que, enfin ces barrières de syntaxe qui font appui, et qui empêchent, si je puis dire, les mots substantiels de mordre les uns sur les autres. Je ne méprise point cet art d'articuler, et bien plutôt je l'aime; il en sort une amitié de raison. Mais enfin ce n'est plus l'art anglais de dire, si serré et ramassé, brillante, précieuse et forte énigme.

J'ai cette idée qu'on peut toujours traduire un poète, anglais, latin ou grec, exactement mot pour mot, sans rien ajouter, et en conservant même l'ordre, tant qu'en fin on trouvera le mètre et même la rime. J'ai rarement poussé l'essai jusque là; il y faut du temps, je dis des mois et une rare patience. On arrive d'abord à une sorte de mosaïque barbare; les morceaux sont mal joints; le ciment les assemble, mais ne les accorde point. Il reste la force, l'éclat, une violence même, et plus sans doute qu'il ne faudrait. C'est plus anglais que l'anglais, plus grec que le grec, plus latin que le latin. Appliquant donc cette méthode de maçon à Shelley, sans autre dictionnaire que deux amis qui savent très bien l'anglais, j'arrivais à un Mallarmé en projet et mal dégrossi. Ces expériences d'atelier instruisent mieux que tant de livres d'histoire littéraire, qui sont des travaux de collectionneur, et non pas d'ouvrier.

On sait que Mallarmé était maître d'anglais de son métier. Son travail était de traduire des poètes qu'on ne peut traduire. Je devine assez comment il apprit à traduire en serrant les dents; d'où il arriva que le français lui apparut avec un visage nouveau, toute syntaxe rabattue, et les mots directement joints. Le burin commande de dessin. Voici une nouvelle logique, et j'en tiens le fil. Voici des

substances juxtaposées, comme des pierres précieuses jointes seulement par la force du métal. Purs rapports d'existence, comme la nature les montre, sans aucun pourquoi ni comment. Jeux de substantifs, et de verbes. Mettez l'esprit à ce travail; il pensera tout à neuf. Il verra tout à neuf.

Nous voyons les choses presque toujours selon la logique du prétoire. Dans Hugo elles plaident le oui et le non; la nature se tient par les raisons. L'autre poète est ramené au rapport immédiat; il n'abrège plus ses comparaisons en métaphores; mais il faut que la métaphore soit en elle-même idée. Entendez qu'il faut, par la seule juxtaposition, et de hasard, exprimer quelque chose qui soit vrai. Or il n'y a que la nature des choses qui soit vérité par la seule existence. D'où il arrive que ce jeu substantiel cherche le monde et se borne là. L'objet est directement pensé. De tels rapports, sans intermédiaires, sans persuasives préparations, sont les plus abrupts, les plus abstraits, les plus cachés de tous. Ce sont aussi les plus anciens; la Bible est jeune à côté. Ainsi ce poème du professeur d'anglais devait être cosmique ou n'être point. Cela n'est pas pour diminuer le poète; ce sont les petites rencontres qui le font dépendant; les causes extérieures n'expliquent que le médiocre; la vraie cause, même petite, explique le grand. Suivez jusqu'au détail, vous qui ne craignez point cette lyre nouvelle. Tout Valéry, sans doute, vous viendra aux mains, jusqu'à *Eupalinos*, car les pensées sont de métier aussi. Vérification admirable, mais qu'il fallait prévoir, on me disait hier que les Anglais traduisent Mallarmé sans difficulté aucune. J'attends qu'on me dise la même chose de Valéry; mais non pas tout à fait la même chose, car la forme fait matière seconde; au reste, en cet art difficile, et qui semble de nature, comme les cristaux, l'inimitable visage de l'artiste paraît plus qu'en aucun autre.

Source : « Propos de littérature », XXIX, [c1934], Paul Hartmann, Paris, 1963, p. 68-70.